



Lapurdum

Revue d'études basques

24 | 2023

Numéro XXIV

Vers la modélisation du contact sociolinguistique. Quelques considérations en terrain basque / gascon

Giovanni Agresti



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lapurdum/4375>

DOI : 10.4000/127tq

ISSN : 1965-0655

Éditeur

IKER

Édition imprimée

Date de publication : 14 décembre 2023

Pagination : 17-36

ISBN : 978-2-9590077-1-2

ISSN : 1273-3830

Référence électronique

Giovanni Agresti, « Vers la modélisation du contact sociolinguistique. Quelques considérations en terrain basque / gascon », *Lapurdum* [En ligne], 24 | 2023, mis en ligne le 01 juillet 2024, consulté le 18 octobre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lapurdum/4375> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/127tq>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Vers la modélisation du contact sociolinguistique. Quelques considérations en terrain basque / gascon

GIOVANNI AGRESTI

UMR 5478 Iker (CNRS – Université Bordeaux Montaigne – UPPA)

Introduction. La notion de contact sociolinguistique

On a l'habitude de fréquenter les formulations « contact linguistique », « contact de langues », « langues en contact » (Weinreich 1953). Ces syntagmes reconduisent, peu ou prou, la tentation évolutionniste d'hypostasier les langues : on fait de celles-ci des sujets actifs, comparables à des acteurs sociaux, qui se transformeraient au contact les uns des autres – et indépendamment, dirait-on, des sociétés. Nous préférons parler de « contact sociolinguistique » : le contact des langues intervient là où des conditions de contact social le permettent. Contact linguistique, contact culturel et contact social ne font qu'un. Pourtant, cette formulation – du moins en contexte francophone – a encore l'air hétérodoxe, à quelques exceptions près¹.

Si « contact sociolinguistique » est une formulation plus satisfaisante, elle peut intimider le chercheur, l'approche écologique préconisée convoquant une complexité multidimensionnelle difficilement saisissable : il est bien plus pratique d'isoler les langues en contact en faisant fi des contextes qui encadrent ces interactions au lieu d'embrasser,

1 Nous pensons en particulier à la « sociolinguistique du contact » (Simonin et Wharton 2013), ou à la « sociolinguistique du contact des langues et écologie linguistique », axe de recherche du laboratoire Dipralang (Université Montpellier 3 « Paul Valéry »), coordonné par Ksenija Djordević Léonard et Bénédicte Pivot (<https://dipralang.www.univ-montp3.fr/fr/sociolinguistique-des-contacts-de-langues-et-ecologie-linguistique>), d'émergence tout à fait récente.

d'un regard unitaire, aussi bien les unes que les autres. Mais la direction est donnée² : des recherches d'envergure se mettent en place qui tentent d'explorer précisément les connexions entre le niveau sociolinguistique et le niveau typologique³. Une modélisation du contact sociolinguistique (désormais : CS) pourrait dès lors être légitime et concevable. Dans le présent article nous proposons quelques considérations en ce sens à partir de l'observation d'un terrain multilingue : le Pays basque Nord (désormais : PBN) et ses alentours. Le répertoire y est principalement formé par le basque, le gascon, le français et l'espagnol. Tout en prenant en compte le caractère solidaire de n'importe quel répertoire multilingue, c'est notamment sur le CS basque-gascon que nous allons nous focaliser⁴.

-
- 2 La direction est donnée depuis bien longtemps. Il est tout à fait pertinent de convoquer une « sociolinguistique de continuité » embryonnaire directement issue de la géolinguistique par la croissante prise en compte, dans les coulisses des différents atlas linguistiques « gilliéroniens » (de France, de Corse, d'Italie et Suisse méridionale, d'Italie), d'éléments de contexte permettant de mieux décrire les informateurs et les communautés et de justifier par là, dans un cadre de covariationnisme avant la lettre, la variation diatopique. Cf. Agresti (2022).
 - 3 Nous faisons référence notamment au projet GramAdapt, porté par l'Université de Helsinki (P.I. Kaius Sinnemäki) dans le cadre du programme « Linguistic adaptation. Typological and Sociolinguistic Perspectives to Language Variation ». <https://www.helsinki.fi/en/researchgroups/linguistic-adaptation>. Nous remercions Tania Paciaroni pour nous avoir impliqué dans cette recherche. Le présent article est une très partielle restitution des travaux menés à bien, des mois durant, pour renseigner un vaste questionnaire ayant trait, en ce qui nous concerne, précisément au CS basque-gascon.
 - 4 Nous tenons à remercier tout particulièrement les collègues Charles Videgain, Alain Viaut, Argia Olçomendy de l'UMR 5478 Iker (Bayonne) pour les relectures et les échanges, extrêmement fructueux, qui nous ont permis d'avancer dans la réflexion du CS basque-gascon en PBN. Nous remercions plus en général la direction du laboratoire Iker qui nous a permis de travailler dans des conditions idéales et de profiter au mieux du Centre de documentation sur la langue et les textes basques abrité dans le magnifique Château-Neuf à Bayonne. Un merci également aux collègues Pierre Cames pour les relectures croisées et Antoine Pascaud pour les échanges portant notamment sur la diglossie français-gascon. Un grand merci enfin à l'ami Fabrice Bernissan qui très généreusement nous a livré ses connaissances approfondies autour de la maison-souche pyrénéenne.

1. Encadrer le CS : l'apport de la toponymie

Tout d'abord, l'information topologique, lieu du contact. Cadre géographique⁵, au niveau micro il est également social, certains contextes étant spécialement propices aux échanges entre les deux communautés prises en compte⁶. Au carrefour d'espace, temps et société, la toponymie – trace visible et persistante⁷ de l'interaction entre les communautés linguistiques et l'environnement – peut fournir d'importantes informations quant à la configuration évolutive du CS. Nous nous bornons à prendre en compte deux items :

1. le substantif protobasque *haran* (« vallée »), devenu toponyme (nom propre)⁸ en occitan évidemment par oubli du sens premier. Ainsi, le Val d'Aran (littéralement, selon l'étymologie, « val de vallée »), est une vallée occitanophone pyrénéenne en territoire espagnol, à l'est du PBN ; le Col d'Aran et le Rocher d'Aran sont des sommets pyrénéens en Béarn, etc. La preuve du caractère archaïque de ce praxème est qu'il a produit des toponymes sur une aire bien plus vaste : le Val d'Arano dans les Apennins abruzzais (Italie centrale), par exemple, et plusieurs hydronymes. Un cours d'eau coule toujours dans une vallée, et une vallée est géographiquement définie par des sommets et, très souvent, par une source, laquelle peut avoir le même nom qu'un sommet proche : Arno (hydronyme fréquent en Italie), sans doute aussi Garonne, et surtout Aran, affluent de l'Adour. Tous ces toponymes actualisent un même schème triconsonantique *H₂R+N, qui laisse précisément imaginer un substrat linguistique commun⁹ ;
2. l'hydronyme Adour, dont le cours devait représenter par le passé une sorte de frontière

5 De nos jours, la multiplication et diversification des supports de la communication complique la donne : à l'espace géographique il faut sans aucun doute ajouter le cyberspace.

6 Mariages mixtes, séjours linguistiques d'enfants (*haur ordarika ikhastea*) et marchés sont traditionnellement autant de contextes et lieux privilégiés du CS basque-gascon. « Le rôle des marchés et des foires ne se limitait pas à des fonctions purement commerciales. Ils étaient aussi des lieux de rencontre de gens de plusieurs villages, on y échangeait des informations et on s'y amusait ensemble. » (Haase 1997 : 196).

7 Nous ne nous appesantirons pas sur la richesse des approches (étymologique, synchronique, diachronique, narrative) en toponymie (Agresti, 2020 : 31-80). Dans l'économie de la présente contribution nous considérons le toponyme comme une trace orale (surface) encore (plus ou moins facilement) accessible, permettant de reconstruire des dynamiques de CS du passé (profondeur).

8 Sur la transition, en toponymie, de nom commun à nom propre, nous avons proposé un plan cartésien permettant de définir la « greffe de l'humain » par rapport au « dire référentiel » (*ibid.* : 38).

9 Nous faisons référence à la théorie des schèmes ou racines consonantiques de l'indoeuropéen, portée, entre autres, par Lafont (2004), Pokorny (1957-1969) et Venneman & Bammesberger (2003).

séparant le PBN de la Gascogne, même si l'on peut douter de son herméticité. Or, le nom du fleuve viendrait de l'occitan gascon Ador [a'du], à son tour issu du mot latinisé ATURRUS, ATUR, qui n'est pas sans parenté avec le nom commun basque iturri (« source »).

Même s'il ne s'agit que de deux exemples, ces éclairages sur deux noms communs basques devenus toponymes gascons (l'Adour – la « source » – et le [Val d']Aran – la « vallée »), laissent deviner des frontières linguistiques de la langue basque plus étendues, par le passé, aussi bien vers le Nord que vers l'Est, où le contact avec le gascon se serait soldé par une claire régression du basque¹⁰. Pour sa part, Coromines (1960) se focalise sur la période médiévale et sur le versant méridional des Pyrénées pour avancer l'hypothèse, preuves toponymiques à l'appui, que la substitution de langue n'aurait pas affecté de manière homogène l'ensemble de la société et qu'elle aurait duré un ou plusieurs siècles. Il est donc fort probable qu'il y eut beaucoup d'individus bilingues dans les vallées qui sont actuellement gasconnes, notamment dans les activités commerciales en contexte rural.

2. Encadrer le CS : le dossier des sub-/ad-/superstrats

Le processus d'avancée/régression des langues (et des communautés linguistiques) en contact convoque la question des substrats (et, conjointement, celle des adstrats et des superstrats), assez controversée.

L'étude monumentale d'Ernest Nègre sur la *Toponymie générale de France* (1990) repose sur la théorie de la pré-existence, dans le sud-ouest de l'Aquitaine, du basque par rapport à l'arrivée du celtique et du latin. Cette théorie prolonge les travaux de l'historien et philologue Achille Luchaire (1877 : 71), ou d'autres spécialistes, dont Gerhard Rohlfs, qui use, lui aussi, de solides arguments toponymiques (Rohlfs 1977 : 24). Des travaux plus récents (d'auteurs comme Gorrotxategi, Michelena, Ravier, Allières, Rohlfs lui-même, etc.) penchent plutôt pour la pré-existence d'un même groupe linguistique aquitain dont on ne possède que quelques rares témoignages épigraphiques. Ce ou ces substrats aquitain, aquitano-pyrénéen, ou aquitano-euskarien¹¹, justifierai(en)t la singularité typologique du gascon par rapport aux

10 Sur le Val d'Aran en tant que lieu du CS basque-gascon, la *Chanson de Sainte Foi d'Agen* (sans doute le plus ancien monument littéraire en langue occitane, datant du XI^{ème} siècle) nous offre une preuve majeure : « Cisclanl Bascon, qe son d'Aran ; / Dizon : « Per ren viva nonn an » ! » (« Les Basques, qui sont d'Aran, en sifflent ; ils disent : « pour rien, qu'elle ne s'en aille vivante » ! »). Manuscrit de Leide (XXXVII, 384-386) (Thomas 1974). Pour ce qui est du basque au Val d'Aran, cf. Peillen 1995 : 7, 19).

11 Il faut également considérer la théorie du « substrat vasconique » de Theo Venneman, pour qui les langues à l'origine du basque actuel se seraient diffusées à travers l'Europe à compter de la fin de la dernière période glaciaire, avec les Cro-Magnons. Les quatre lignes de texte gravées sur la Main d'Irulegi (datant du 1^{er} siècle av. J.-C. et découverte en juin 2021), pourront sans doute faire évoluer ces théories.

autres variétés d'oc, même si plusieurs hypothèses ont été formulées à cet égard, et celle du substrat se combine parfois à d'autres (Ravier 1991)¹².

En résumé, le contact basque-gascon pourrait s'enraciner dans un tissu conjonctif linguistico-culturel archaïque, un substrat pyrénéen commun précédant la colonisation romaine (preuves à l'appui : phonologiques et onomastiques, surtout ; mais aussi, sans doute, socio-culturelles). Tissu conjonctif qui pourrait à son tour faire référence à un substrat linguistico-culturel encore plus ancien, euro-méditerranéen, appelé parfois « la vieille Europe » (Villar 1996) au vu de l'ampleur de diffusion de certains toponymes issus de mêmes schèmes consonantiques bien au-delà de l'espace aquitain (v. *supra*). Cela implique que le CS entre basque et gascon est pluriséculaire. Même si on ignore le terme exact *a quo*, on peut considérer d'une manière très générale – et logiquement – qu'il y a eu CS des deux populations à partir du moment où le gascon a surgi du latin. Il faut à présent s'interroger quant à l'intensité de ce CS et à sa durée, à son évolution, à son institutionnalisation, depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours. À cette fin, la prise en compte des documents écrits peut être d'une grande utilité.

3. Reconfiguration et institutionnalisation dia-synchrone du CS : l'apport des *scripta*

Au cours du CS, la régression du basque laisse imaginer un plus important prestige du gascon, même si cette diglossie est destinée à évoluer vers une triglossie. En effet, le français, notamment à partir du XVI^{ème} siècle, et après la Seconde guerre mondiale aussi dans le cadre de la culture populaire et de l'oralité (sans négliger, en amont, la césure provoquée par la Grande Guerre et le rôle joué par la radio), s'imposera en tant que langue de l'espace public et du pouvoir constitué, relativisant la nécessité de relais bilingues gascon-basque¹³.

L'avancée du français dans les provinces de France n'a pas fait l'objet d'une véritable étude d'ensemble. À en croire les corpus écrits, le tableau est loin d'être homogène. L'Ordonnance de Villers-Cotterêts, promulguée par François I^{er} en 1539 et imposant l'usage officiel du français en substitution non seulement du latin mais également de toute autre

12 Cf. aussi Haase 1992 sur la langue gasconne parlée par les Basques. On ne passera pas sous silence la thèse de l'autonomie du gascon par rapport à l'occitan, thèse portée notamment par Jean-Pierre Chambon : « le gascon n'a pu se détacher d'un ensemble linguistique [occitan] qui n'existait pas – ou, si l'on préfère, qui n'existait pas encore – au moment où il était lui-même constitué [...]. Du point de vue génétique, le (proto)gascon est à définir comme une langue romane autonome » (Chambon et Greub 2002 : 492). On touche là au problème épineux de l'unité du domaine occitan, terrain de rencontre, de glissement et de conflit d'idéologies diverses, entre dialectologie, militantisme et politique linguistique. L'analyse de tout CS doit nécessairement tenir compte de ces facteurs seconds.

13 Les contingents de bilingues n'ont sans doute jamais été particulièrement élevés en PBN. Très réduits aujourd'hui, ils étaient beaucoup plus importants par le passé, mais toujours, semble-t-il, minoritaires globalement. Les villages historiquement bilingues font évidemment exception.

langue (art. 111), ne s'est pas appliquée dans le ressort du Parlement de Pau jusqu'au début du XVII^{ème} siècle. Ce Parlement a continué à utiliser l'occitan jusqu'à la Révolution, au moins pour certaines délibérations et actes. Certains notaires dans le Grand Sud-Ouest ont utilisé le gascon au-delà de 1539, et en Béarn plus tard encore¹⁴. Les cartographies proposées par Jean-François Courouau (2009)¹⁵ concernant les aires proches, voire de frontière avec le PBN, permettent de préciser des dates : pour ne prendre que l'exemple de Bayonne, l'apparition du premier texte français y daterait de 1540 (1542 à l'est de la Soule), décennie du passage au français, alors que le dernier texte officiel en occitan daterait de 1555 (*ibid* : 343-344). Dans cette importante ville le remplacement du gascon par le français dans les textes écrits (officiels : l'écrit notarié et administratif au sens large) s'est donc produit rapidement.

Compte tenu des repères temporels que nous venons d'établir, la période de contact où le gascon serait langue de prestige ou « haute » et le basque langue « basse », en amont donc de la montée en puissance du français, va du bas Moyen Âge (période de l'émergence d'une *scripta* occitane) jusqu'à la première moitié du XVI^{ème} siècle. On a sans doute là l'intervalle temporel clôturant le CS basque-gascon « à plus haute intensité »¹⁶. La période de la Révolution française semble témoigner d'un état de forte minoration des langues régionales de France au vu de la relative rareté des textes écrits dans ces langues. Force est de constater que, même si la situation peut varier beaucoup d'une région et d'une langue à l'autre, globalement le texte de la période révolutionnaire est très largement rédigé en langue française.

Cela dit, même dans cette période d'intéressantes différences, quantitatives et qualitatives, apparaissent entre basque et occitan : « La Bretagne et le Pays basque offrent surtout des traductions. Il s'agit de faire connaître aux locuteurs des langues parlées dans ces régions la teneur des lois et décrets venus de Paris, ou de l'administration révolutionnaire. [...] Le cas des parlers d'oïl est différent. Ici pas de traductions. [...] Par contre, son créneau – que basque et breton ne connaissent guère – c'est le texte de propagande à l'état brut [...]. D'où la prééminence des chansons et des dialogues plaisants. [...] Le cas occitan se situe en quelque sorte à mi-chemin – même si c'est du cas d'oïl ou francoprovençal qu'il se rapproche le plus. » (Martel *et al.* : 222-223). Après la Révolution, vers le milieu du XIX^{ème} siècle, on peut observer l'essor de journaux locaux, qui sont très majoritairement rédigés en français.

14 Cf. au moins Peyre (1933), Brun (1923), Nacq (1979), Goyhenetche (1985), Grosclaude (1993), Eygun (1994), Cierbide Martinena (1994).

15 D'après Courouau il faut « distinguer deux types de phénomènes distincts : l'apparition du français qui peut se faire de façon précoce (au milieu du XV^{ème} siècle dans les centres urbains majeurs) et la disparition de l'occitan, qui intervient parfois de façon très tardive (au XVII^{ème} siècle, dans certaines parties de la Provence, dans le Rouergue ou en Bigorre). Le passage au français peut être estimé en termes de décennie et il devrait être possible de documenter et, à terme, de cartographier de façon précise les changements sociolinguistiques à l'œuvre dans cette partie du royaume de France entre le XV^{ème} et le XVII^{ème} siècle » (Courouau 2009 : résumé).

16 Pour ce qui est du problème de la graphie de la langue en Béarn et au PBN aux XVI^e et XVII^e siècles, cf. Allières 1993.

Au cours du CS basque-gascon à plus haute intensité, un indice intéressant est représenté par les attestations du basque écrit. Alors que les tout premiers documents remontent au Moyen Âge [on trouve en effet des traces de langue basque déjà au X^{ème} siècle dans des textes administratifs (Michelena 1964)], pour ce qui est des textes littéraires, la première publication date de 1545. Même s'il faut tenir compte de la rareté des imprimeries de l'époque, de manière assez significative cette œuvre a été imprimée à Bordeaux, donc en terrain occitanophone gascon (à remarquer qu'en 1510 la Soule est rattachée à la couronne de France). Il s'agit d'un court recueil de poèmes intitulé en latin *Linguae Vasconum Primitiae*, dont l'auteur est Bernart Etxepare, un prêtre de la paroisse de Saint-Michel-le Vieux en Basse Navarre. Au sujet de ce livre Echenique Elizondo (1987 : 89) observe : « Cuando se acomete tal empresa, la lengua vasca carece de modelos culturales propios sobre los cuales forjarse [...]. Ello explica que las manifestaciones orales sean tan ricas e importantes a lo largo de la historia cultural vasca [...]. La lengua escrita, en cambio, tratará de constituirse mirando a modelos románicos [...] Vasco y románico intentarán la difícil conjunción en la lengua escrita, cuyo resultado será lengua vasca sobre patrones románicos y/o la inversa. ». Cette position fait débat et mérite d'être nuancée¹⁷. Cela dit, elle permet d'intégrer la production littéraire (formes, styles et contenus) dans notre réflexion sur le CS en diachronie.

Une considération s'impose : la progression fulgurante du français reconfigure le CS basque-gascon, cette fois-ci, on dirait, au profit du basque – qui, à quelques exceptions près¹⁸, et contrairement à l'occitan, ne sera jamais traité de patois, de par sa singularité typologique. La triglossie français-gascon-basque remplace donc la diglossie gascon-basque et semble favoriser par là l'émergence d'une culture écrite autonome en basque précisément après le XVI^{ème} siècle¹⁹. Cette *scripta* s'affirmera semble-t-il très progressivement entre la fin du XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle. C'est à cette époque qu'apparaissent des ouvrages en basque (ou des traductions d'ouvrages en basque) relevant de la science et de la technique²⁰.

17 À ce sujet, voir les travaux d'Aurélien Arcocha-Scarcia sur l'œuvre de Detchepare et plus en général sur les premiers textes basques imprimés. Cf. Arcocha-Scarcia et Lakarra (2019). <https://journals.openedition.org/lengas/4115#tocto1n2>

18 C'est surtout le cas du célèbre *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser la langue française*, prononcé le 4 juin 1794 à la Convention nationale par l'Abbé Henri-Baptiste Grégoire. <https://occitanica.eu/items/show/5129>.

19 Bien plus tardive donc que les premières attestations d'une littérature en langue d'oc gasconne, antérieure d'environ cinq siècles.

20 Dans sa thèse de 1981, publiée en 1999 (*Conception du monde et culture basque*), Txomin Peillen ouvre son traité par une abondante bibliographie où il classe différents types d'ouvrages. Juste après les études portant sur la littérature du XVI^{ème} au XX^{ème} siècle, l'auteur insère un répertoire sur les « écrits et œuvres scientifiques du XVII^{ème} au XX^{ème} siècle » (Peillen 1999 : 18-20). On observe l'existence d'une réflexion sur le basque langue scientifique, notamment dans les secteurs de l'« anatomie, physiologie, pathologie, médecine » et de l'« art vétérinaire et zoologie ».

4. Les cadres sociaux du CS : ville, campagne, pâturage, frontière

L'étude des *scripta* renvoie aux contextes officiels et, généralement, urbains. L'étude du CS basque-gascon doit être déclinée également sous l'angle de la dichotomie ville/campagne, qui recouvre, du moins en partie, celle entre écriture et oralité et qui permet de situer ces deux langues en fonction du critère du prestige.

Ce serait en Labourd, entre le XVI^{ème} et le XVII^{ème} siècle, que « la langue [basque] atteint son degré de reconnaissance sociale le plus élevé » (Etchebarne 2012 : 39). On peut imaginer par là, notamment à partir de la création du département des Basses-Pyrénées (1790), que les villes, lieux de mixité et de mobilité sociale, deviennent le lieu par excellence du CS entre bascophones et occitanophones, avec cependant une montée en puissance de la langue française, notamment dans les registres formels, et tout particulièrement écrits²¹. Dans les villes du Pays basque, c'est la bourgeoisie qui est le « moteur du progrès ». Elle est composée d'« armateurs, [de] négociants et [d']industriels » (Labat 2012 : 293), accueille au XVIII^{ème} siècle les idées des Lumières, adhère et promeut les avancées de la science et de la technique et veut participer au pouvoir, jusque-là géré par des élites. Pour ce faire, l'ignorance de la langue française n'est plus admissible : « on remarque que le recul de la langue basque ne date pas de la politique scolaire de la 3^{ème} République, [...] il est aussi le résultat d'une volonté des élites qui, surtout au 18^{ème} siècle, n'acceptent que le modèle culturel dominant français » (*ibid.*).

Loin des villes, la société traditionnelle basque (et gasconne-occitane aussi, d'ailleurs) est relativement stable en raison de son ancrage dans le droit coutumier. Le noyau fondamental en est l'*etxe* (la maison qui inclut la famille, la lignée, les biens mobiles et immobiliers, le cheptel, les terres) qui en assure la persistance²² par rapport à la dimension urbaine, davantage évolutive et individualiste. Entre l'espace urbain – projeté dans le progrès technoscientifique, les avancées sociales et économiques et la mobilité impulsées par la bourgeoisie –, et l'espace domestique clôturé – fondé sur la transmission et la conservation des biens et de la lignée –, il faut prendre en compte d'autres contextes et formes d'interaction.

21 Le rattachement du PBN au Béarn pour former le département des Basses-Pyrénées représente un tournant dans le CS basque-gascon. Ce rattachement fut décrété « en dépit de l'opposition des Basques. Une conception oligarchique du pouvoir local se substitua à l'antique démocratie directe paysanne. » (Lagarde 2003 : 97). Autre conséquence : le rôle de la femme au sein de l'*etxe* fut lourdement impacté par la suppression du droit d'aînesse intégrale (qui cependant survit encore aujourd'hui de manière diffuse dans les Pyrénées occitanes, en Bigorre par exemple, souvent avec la complicité des notaires) (v. *infra*). Un exemple dramatique de transition du modèle traditionnel basque au modèle imposé par le Code civil français est le cas, bien documenté, de la maison Mélouga, en Lavedan (actuellement en dehors du domaine basque), où le pluriséculaire modèle de l'*etxe* est remplacé au XIX^{ème} siècle par le principe de gérontocratie qui mène rapidement au démantèlement de la maison (Le Play 1994).

22 Modèle définitivement révolu au cours des années 1970-1980 en raison de plusieurs phénomènes conjoints : « exode rural, machinisation, urbanisation » (Etchebarne 2012 : 36).

Les pâturages, notamment en altitude, sont un autre lieu du CS. Que l'on considère deux praxèmes largement utilisés en PBN mais d'origine gasconne : *cayolar* et *borda*. Le premier est un terme juridique « repris par la Coutume de Soule au 16^{ème} siècle, pour désigner « le parcours », c'est-à-dire la zone de pâturage attribuée à un berger (ou un groupe de bergers) en montagne » (Labat 2012 : 158) ; le second est diffusé en territoire occitan (*bòrda*) ['bòrdo] à plusieurs endroits (on le trouve par exemple à Gramazie, dans l'Aude), où il indique la « ferme ». En PBN, *borda* est un praxème à haut rendement : à côté de formes basques, on a la *borde* (la métairie), la *borda barruki* (l'étable), la *bordalde* (la réserve de foin), et l'*ardiborda* en concurrence avec *artegi* et, en Soule, *arres* (la bergerie), à mi-chemin entre la zone de l'habitat permanent (en contre-bas) et celui de l'habitat temporaire (en altitude) (cf. *ibid.* : 197). On ajoutera *bordari* pour indiquer le fermier, distinct de *etxetiar* (métayer).

La distribution de ces praxèmes suit la combinatoire des axes horizontal et vertical des vallées pyrénéennes. En 1998 Michel Duvert a enquêté auprès d'un vieux souletin, et ancien danseur, Jean Baratçabal, né en 1902, lequel, en mobilisant ses souvenirs d'enfance, a permis de reconstituer une véritable carte mentale de son pays juste à la veille de la Grande Guerre (Duvert *et al.* 1998). Cette carte permet de systématiser aussi les contacts entre la communauté locale – le village de Sunharette, en Basabürüa (Haute Soule) – et les communautés environnantes : « Les jeunes des villages de cette vallée se fréquentent peu, sauf en de rares occasions (fêtes, pastorales...). Quand [Jean Baratçabal] descend la vallée vers le nord, un autre monde commence à Tardets, c'est Pettara (la Basse Soule), avec Mauléon comme ville principale. À l'opposé, vers le sud, derrière la crête des Pyrénées, se trouvent les bergers navarrais avec lesquels il y avait jadis des contacts étroits (fêtes, contrebande, cures thermales...) et les Espanulak, des bûcherons avec leurs costumes traditionnels, et ne parlant qu'espagnol » (Labat 2012 : 154).

Comme le rappelle Charles Videgain (souvenir personnel), en 1980 de vieux bergers de Sainte-Engrâce (en basque Urdatx ou Santa-Grazi), commune de la Soule frontalière avec l'Espagne, savaient le souletin, le manex, le français (mal), le béarnais, le castillan peu ou prou voire l'aragonais. Voilà que le CS se complexifie. « À l'est, c'est le Béarn : les jeunes Béarnais viennent en Soule pour chercher des filles et se marier. À l'ouest, vivent les Manex, nom qui désigne tous les autres Basques. [...] Frantzia (la France) située au-delà de Pettara, est un nom attaché à l'idée de service militaire. Enfin, encore plus loin, pour beaucoup de Souletins, il y a Amerikarrak [sic] et l'émigration, principalement vers l'Amérique latine. [...] Cette « géographie mentale » partagée par tous s'explique par les modes de vie anciens. » (*Ibid.*).

5. Le cadre familial dans le CS : les mariages mixtes, la maison-souche pyrénéenne

Le CS basque-gascon convoque le thème des mariages mixtes entre Gascons (le plus souvent des hommes) et Basques (le plus souvent des femmes). Coyos (2007 : 144) souligne que ces mariages étaient nombreux, non seulement en Soule mais également en Pays de Mixe. Les « intermariages » résultaient souvent de séjours linguistiques : beaucoup de jeunes Basques étaient envoyés en Gascogne pour qu'ils apprennent le gascon (Haase 1997 : 194). Par ailleurs, ces contacts doivent être inscrits dans un système plus général de conservation et

transmission des biens, dont fait partie le système de *l'etxe* basque mais qui concerne plus en général le modèle dit de la « maison-souche pyrénéenne », exploré notamment en Bigorre par Fabrice Bernissan dans sa thèse (2009). L'auteur constate que les descriptions des domaines occitan, catalan, aragonais, basque ou asturien, convergent, les pratiques étant comparables d'un côté et de l'autre des Pyrénées (par-dessus, donc, les frontières linguistiques voire politico-administratives actuelles). Il observe ensuite que le concept de « maison » est une organisation interne elle-même inscrite dans une macro-organisation : la communauté villageoise.

La maison-souche pyrénéenne est un type d'organisation familiale visant à la conservation du patrimoine. Au moment de la succession, les biens d'une maison sont légués à un héritier unique, normalement l'aîné (ou l'aînée)²³, plus « perçu comme le maillon d'une chaîne ou mieux d'une lignée plutôt que comme un propriétaire omnipotent. Il n'est que le dépositaire du patrimoine matériel et immatériel : il aura la charge de les faire fructifier avant de les léguer à son tour. Il devra accueillir sous son toit les anciens et les cadets non mariés [...] exclus de la succession. Par ailleurs, le conjoint ne peut avoir de droit sur les biens de la maison » (Bernissan 2009 : 49). La coutume de la maison-souche impose que « chacune des personnes vivant sous un même toit » se plie « au maintien de cette entité de vie. La maison abritera les générations successives et constituera la souche de celui qui partira s'installer ailleurs. Plusieurs éléments sont garants du caractère permanent de la maison: a) le nom de maison; b) la place à l'église; c) la place au cimetière; d) parfois au conseil (notion de bonne maison). » (*ibid.*).

Dans cette économie, les mariages répondent à des visées précises. Des récits oraux traditionnels repérés en PBN semblent déborder cet espace et concerner également le Béarn et au-delà. Charles Videgain a notamment étudié, grâce à l'apport d'informateurs bilingues (basque-gascon), le *tópos* de la menthe en tant qu'élément végétal révélateur de la qualité de la terre de la propriété du futur mari. Les « récits de la menthe » (Videgain 1995) illustrent la stratégie suivie, généralement par un père aveugle, pour savoir si sa fille peut bien être donnée en épouse au fils du propriétaire du terrain qu'il vient visiter : si la menthe ne pousse pas sur ce terrain, c'est que la terre n'est pas féconde, bonne, riche.

Au-delà de ces récits traditionnels et de la riche symbolique de la menthe²⁴, au sujet du mariage, dans le modèle pyrénéen : a) « on recherche les bonnes maisons, la considération plus que la richesse » ; b) « chaque union permet de consolider la place d'une maison dans la communauté, les liens entre maisons, de faciliter les transactions, de faire entrer de nouvelles compétences, élargir le cercle des relations. » (Bernissan 2009 : 49). Dans le cadre des mariages mixtes entre Basques et Gascons, ce sont les cadet(te)s, exclu(e)s de l'héritage, qui ont facilité

23 C'est pour cette raison que l'on a pu parler, notamment en contexte basque, de « symétrie des sexes » (Lagarde 2003).

24 À tout le moins méditerranéenne : notons au passage que dans la casbah d'Alger, encore de nos jours, porter un brin de menthe à l'oreille signifie qu'il y a des jeunes filles à marier.

le contact entre les deux communautés²⁵. Le cadet, donc notamment l'homme, a plusieurs choix : 1) se marier avec une héritière et nourrir une autre maison, tout en se pliant aux règles de la maison d'accueil. Il ne possède rien ; 2) rester célibataire dans la maison natale, et contribuer à sa permanence. Il obéit au chef de maison mais bénéficie de la considération ; 3) rester célibataire et entrer dans les ordres, contribuant au prestige de la maison et au maintien de la coutume ; 4) partir trouver meilleure fortune. Il sort du système ; 5) partir (aux Amériques, à l'armée, etc.) pour ensuite revenir au village fonder une nouvelle lignée. Il rentre dans le système et le perpétue (*ibid.* : 51).

La persistance de ce modèle pyrénéen de la maison-souche nous oblige à distinguer entre transmission linguistique et transmission socio-culturelle. L'abandon progressif de la langue occitane et le passage à la langue française (à l'écrit, surtout dès le XVI^{ème} siècle ; après la Seconde guerre mondiale, aussi à l'oral) ont constitué une ouverture rapide aux changements sociaux ainsi qu'une rupture dans les mentalités. Ils ont par ailleurs entraîné la non-transmission de la mémoire dans une société de l'oralité. Mais la coutume a parfois perduré et assuré la permanence de populations rurales dans cette zone pyrénéenne en encourageant un usage mesuré des ressources de la communauté.

6. L'économie du CS : les emprunts

Un indicateur de la diglossie est fourni classiquement par les emprunts : la langue qui exporte ses praxèmes jouit en principe de plus de prestige que la langue qui les intègre, même s'il faut toujours préciser dans quel(s) domaine(s) a lieu ce « commerce ». D'autant plus que les emprunts vont dans les deux sens, et c'est à partir d'une analyse plus approfondie que l'on peut tirer des conclusions quant à la nature du CS²⁶. Qui plus est, il faut distinguer entre sujets bilingues et pratiques bilingues, ou de médiation linguistique, et il est indispensable de tenter une mise en perspective diachronique de ces bilinguismes « de longue date, maintenant en voie de disparition » (Haase 1991 : 688), aussi pour remonter aux pratiques sociales qui ont caractérisé le CS entre Basques et Gascons.

25 On rappellera que, dans le cadre de *l'etxe*, était en vigueur le principe de la coseigneurie : dans la même maison le couple d'époux était seigneur de la maison au même titre que les parents de l'aîné(e) qui avait hérité de la propriété. On imagine donc facilement une grande maison habitée par plusieurs générations de la même famille (Lagarde 2003).

26 D'après Haase (2015 : 305), en PBN le gascon est traditionnellement la langue du commerce de bétail. Par contre, pour ce qui est de la pêche, c'est le basque qui est dominant. La praxématique a mis en exergue d'intéressants phénomènes d'emprunts à la langue minoritaire vers la langue de plus grand prestige, où l'évolution du sens est soumise à des représentations préalables qui traversent le maillage social et qui conditionnent le tri (Lafont 1990 : 16). Ainsi, *mas* est une simple *ferme* en occitan (pas que provençal) ; elle passe en français grâce aux œuvres de Mistral en devenant une « ferme en style traditionnel provençal ». « Cette transmission de mémoire s'accompagne donc d'un malentendu et d'une spécialisation ». (Agresti 2014 : 37).

Jusqu'à présent on a surtout documenté les influences de substrat et d'adstrat que le basque a exercé sur le gascon (Rohlf's 1977). Pour en rester au domaine lexical, sans doute plus perméable que d'autres, la quantité d'emprunts du basque au gascon béarnais et inversement semblent confirmer un CS plutôt intense et inscrit dans la durée, un millénaire (« entre les langues du Béarn et de la Soule ») [Coyos (2007 : 142)]. Les rapports ne sont pourtant pas symétriques. Pour Michel Grosclaude (2000 : 6), « en dehors de la toponymie, le basque a donné très peu de termes au gascon, alors qu'à l'inverse le gascon en a donné beaucoup au basque ». On a tenté de chiffrer ces emprunts (du gascon vers le basque : Peillen 1998, Bonnemason 2006, Coyos 2007) ; ailleurs on a plutôt tenté des estimations concernant, plus largement, l'emprunt lexical et l'influence latino-romane en basque (entre autres : Trask 1997, Etchebarne 2006).

Txomin Peillen a effectué des enquêtes de terrain sur le souletin et constate que « sur 5000 mots, 900 environ proviennent de l'occitan et 600 du castillan, ensuite beaucoup d'autres du latin, de l'aragonais, du français et je ne sais pas d'où encore » (Peillen 1992 : 270). Jan Bonnemason (2006) se focalise sur les interférences linguistiques entre basque et gascon, sans forcément tenter d'établir, du moins de manière systématique, des filiations. Coyos revient, quant à lui, sur ces listes de mots et les complète (Coyos 2007). Judicieusement, l'auteur est prudent, en raison notamment du rôle du latin, langue-mère du gascon et souvent, avant le gascon, langue source d'emprunts vers le basque. Le basque est en effet souvent plus conservateur que le gascon concernant les emprunts au latin (cf. *errege* < REGEM par rapport à *rei* en gascon, ou *gaztelū* < CASTELLUM, par rapport à *castèth* en gascon, etc.). Cela n'est pas toujours vrai, comme dans le cas de l'amuïssement de certaines consonnes intervocaliques, comme le /n/ dans CATENAM > *cadena* [ka'deno] en occitan et *katea* [k'atja] en basque, bien que certaines variétés de basque conservent la consonne nasale intervocalique, parfois palatalisée, et bien que, au bout du compte, cette tendance soit commune aux deux langues – cf. la variante *cadea* en gascon. Cela dit, on peut lister un nombre considérable d'emprunts évidents du souletin au gascon (*ibid.* : 150-153) : des mots composés comme *mukanas* et variantes (du syntagme gascon *mocar* + *nas* > *mocanàs* = « mouchoir »), ou alors des mots formés à partir de la métathèse de /r/ latine (*prau(b)e*, *trende*, des gascons *prau(b)e*, *trende*). Parmi les séries lexicales on mentionnera les noms de métiers se terminant par un suffixe typiquement gascon -*èr*, -*èra* (< -ARIUM, -ARIAM) : *kauter* [kaw'ter] [« chaudronnier (de carnaval) »], du gascon *cautèr* (« chaudron ») ; *menüser* [meny'ze] (« menuisier »), de *menüsèr*, *ostaler* [ošta'ler] (« hôtelier »), etc. Deux autres séries importantes sont représentées par les noms d'outils à suffixe gascon -*der*, -*dera* (< -TORIUM, -TORIAM), comme *buhader* [buha'de] (« soufflet, outil à souffler ») du gascon *bohader*, ainsi que par les adjectifs qualificatifs à suffixe gascon -*ós* (< -OSAM, -OSUM), comme *lorius* [lori'uʃ] / *lorios* (en manex) (« vaniteux »), *serius* / *seius* (en souletin) [ʃe'juʃ] (« sérieux »), etc. On remarquera que tous ces praxèmes empruntés au gascon sont oxytons, ce qui représente plutôt une exception par rapport à la paroxytonie typique du souletin.

Coyos (2007 : 156-158) tente de chiffrer les emprunts au gascon en souletin et rassemble près de 1600 praxèmes, distribués en sept champs conceptuels [« L'espace, le temps, les éléments naturels » (33 praxèmes), « Les sentiments, les qualités, le point de vue

de l'énonciateur » (387), « Les noms et les verbes d'action » (335), « L'homme : les besoins » (210), « L'homme : la vie sociale » (101), « La vie quotidienne » (323), « Les animaux, les plantes, les cultures » (205)]. Ces répertoires dessinent une sorte de géographie du CS entre Basques et Gascons, contact qui se serait déployé notamment dans l'espace public et dans la sphère du travail.

Cela dit, il est assez difficile de faire parler ces chiffres²⁷. La pertinence de l'analyse présuppose, d'une part, l'asymétrie entre les deux langues (c'est, par hypothèse, le basque qui emprunte au gascon et beaucoup moins l'inverse), et d'autre part une certaine confusion entre contextes d'usage, ayant trait notamment à la dichotomie campagne/ville. Par ailleurs, il nous échoit de signaler une progressive montée en puissance du basque en tant que langue-vecteur de connaissances scientifiques (et pseudoscientifiques) et techniques, croisant une pulvérisation et un affaiblissement du gascon face à la pleine officialisation du français, achevée au milieu du XX^{ème} siècle. Enfin, il n'est pas toujours aisé d'affirmer que tel praxème basque est bien un emprunt au gascon, et non pas, par exemple, au latin médiéval ; et il n'est pas non plus évident de savoir si tel emprunt est la seule forme utilisée au lieu d'être en concurrence avec d'autres formes davantage autochtones.

7. Le contact/conflit avec l'autre : ethnonymes (endo- et exo-) et représentations

Si aujourd'hui les relations entre Basques et Gascons semblent plutôt amicales, on peut se demander s'il en a toujours été ainsi par le passé.

Le CS prolongé a produit des sujets bilingues, aussi bien dans le cadre d'enclaves linguistiques (basques en Gascogne ou gasconnes en Pays basque) que dans des villages situés près des frontières ou dans des lieux de passage. En s'appuyant aussi sur des enquêtes de terrain précédentes (Gómez-Piñeiro *et al.* 1980 : 293-297, Goyhenetche 1979 et Yrizar 1981 : 1, 209), Haase (1991) a documenté ce bilinguisme en Basse-Navarre (Pays de Mixe) et Soule, en recensant respectivement dix-neuf et neuf communes où le taux de sujets bilingues était (au début des années 1980) généralement très élevé, du moins parmi les plus de quarante

27 Voici le bilan proposé par Coyos (2007 : 158) : « le basque souletin a largement emprunté au gascon [en adaptant] ces emprunts à sa phonétique [...] D'une façon générale, le béarnais a enrichi le lexique de la psychologie, des qualificatifs (injures et mots grossiers y compris), celui des noms et verbes d'action, des techniques traditionnelles, de la vie en société, celui de la faune et de la flore enfin [...] Peu à peu les emprunts au gascon faits par le basque souletin tendent à disparaître ; pour certains c'est déjà fait, du moins ceux relevant de techniques anciennes, de domaines de la vie courante qui ont été transformés avec l'évolution de la société souletine, partie prenante elle aussi de la société occidentale postmoderne. Actuellement, c'est le basque unifié (*euskara batua*) qui supplante progressivement les emprunts récents au français dans tous les domaines de la vie moderne : enseignement de la langue, administration locale, moyens de communications, nouvelles technologies, etc. ». Bien évidemment, le gascon n'a pas touché que le souletin.

ans. Ces individus ont été identifiés par un ethnonyme à l'étymologie obscure ou incertaine [FEW (XXII : 21 ; XXII : 82 ; XXIII : 213)], *charnegos* en graphie française, auquel « quelques locuteurs [...] attribuent une connotation péjorative » (Haase 1991 : 688). Ce praxème produit des sens divers autour de l'idée soit de « mélange » soit d'« amoindrissement » et de « faiblesse » (même si l'on reproche parfois au *charnego* d'en savoir trop, comme s'il était une sorte de devin ou, si femme, de sorcière) et est répandu jusqu'en Médoc (*sharnèc*, -ga) ou en Provence. Dans le *Trésor du Félibrige* de Frédéric Mistral sont attestées *charnigüe* et d'autres formes similaires, avec un sens fort péjoratif (méchanceté, bâtardise, libertinage...). Pour *Xarnegu*, Lhande (1926 : *ad vocem*) relève deux acceptions, « métis » et « fils de Basque et de Gasconne ou de Basquaise et de Gascon », en précisant que le terme vient du gascon *charnegu*, *can-arneg* (?) sans indiquer de connotation particulière. Palay (1932-34) présente ce praxème comme négatif mais ne fait pas mention précise de métissage basco-gascon : « *charnègou*, -gue ; s. – Métis ; prend souvent un sens méprisant ; désigne parfois un hors-venu, un étranger à la commune où il s'est marié, établi ; un non autochtone ; à Barèges, bâtard fils de bâtard et dont le grand-père était bâtard aussi ; c'est donc un bâtard au 3^{ème} degré »²⁸. On remarquera enfin que cet ethnonyme existe aussi en catalan (*xarnego*) et en français (*charnaigre*), qui l'aurait d'ailleurs emprunté à l'occitan²⁹.

Concernant les exonymes désignant les Gascons par les Basques on a : 1) *kaskoin/gaskoin*, ethnonyme qui ne désigne pas que le Gascon, pouvant faire référence aussi à tout individu ne parlant pas ou parlant mal le basque (d'où l'expression « *kiskun kaskun* »). Ce praxème *gaskoin* est aussi un glossonyme et désigne simplement la langue gasconne occitane sans qu'il soit toujours péjoratif. 2) *Eskalapoin* ou *espalakoin* qui désigne le « sabot » (*esclop* en gascon), symbolisant une certaine rusticité à tout le moins. Il peut désigner tout individu maladroit (synonyme de *malestruc*) ou s'exprimant mal même en basque. Le mot ne désigne pas seulement le Gascon. 3) *Biarnes*. S'il existe des dictons se moquant des Béarnais, le mot en lui-même n'est pas péjoratif. 4) *Xarnegu*. Par définition le terme ne désigne pas que des Gascons mais aussi les Basques sachant le gascon comme langue héritée au même titre que le basque (voir *supra*). Enfin, chez Lhande (1926), on repère *kaskoinkeria* pour « tour de gascon ».

Les Gascons utilisent d'autres ethnonymes pour désigner les Basques, dont *baskoi*. Il se peut qu'il soit surtout utilisé localement et assez récemment, par des individus n'étant pas nécessairement gascophones ni bascophones pour désigner une personne, basque/bascophone

28 Ce praxème connaît de nos jours une culturalisation positive, comme en témoigne le nom d'un groupe de musique basco-gascon mêlant les deux répertoires traditionnels, ainsi que le festival *Xarnegu eguna*, à Bardos (Labourd), sur le même principe.

29 Pour tout approfondissement, cf. Monthélie (2001). L'espace d'emploi de ce praxème pourrait s'élargir ultérieurement, pour peu que l'on convoque *giargiana*, désignant à Milan (et ailleurs) l'étranger. Quoi qu'il en soit, cette connotation semble suggérer que, sous le bilinguisme, et à l'intérieur même des communes bilingues, demeurent des identités bien distinctes et, parfois, en conflit. Cela semble confirmé par les exonymes (v. *infra*).

ou non, ayant des opinions culturelles et politiques favorables au mouvement basque au sens large de ces dernières décennies. Parmi les praxèmes gascons témoignant d'une certaine condescendance des Gascons à l'égard des Basques on trouve également *bascorralha* avec le suffixe collectif *-alha* à la valeur dépréciative que l'on entend encore. On ignore sa diffusion, alors que les constructions avec ce suffixe sont extrêmement fréquentes et productives. Dans son dictionnaire, Palay (1932) définit *bascourralhe*, *bascourrilhe* comme « terme méprisant pour désigner les Basques »³⁰.

À côté de ces ethnonymes, il faudrait considérer les glossonymes (endo- ou exo-), d'autant plus que dans certains cas les deux coïncident, afin de mieux cerner les représentations sociales de l'Autre, largement identifié par ses appartenances ou ses pratiques/compétences linguistico-culturelles (Videgain, Sous presse).

8. Conclusions : vers une modélisation du contact sociolinguistique

Le contact linguistique entre Basques et Gascons a donné lieu à une littérature scientifique abondante. Sans nullement prétendre à en établir l'état des lieux – loin de nous ! –, à travers la convocation de plusieurs éléments, composantes, phénomènes, supports et témoignages linguistiques (emprunts, toponymes, ethnonymes, corpus écrits, écarts typologiques etc.) nous avons tâché de restituer ne serait-ce que la complexité du CS en PBN et autour d'une frontière basque-gascon traditionnellement poreuse et stratifiée (aussi bien en synchronie qu'en diachronie). Même si les exemples donnés et les angles visuels proposés sont partiels et forcément limités, ils soulignent la nécessité de mettre à contribution, en plus des sciences du langage, plusieurs disciplines : l'histoire, la géographie, l'anthropologie culturelle, le droit... C'est pourquoi le CS s'avère être une articulation de la sociolinguistique possédant un potentiel heuristique particulièrement élevé. Pourvu que, à la base, toute réflexion sur les faits de langue soit soumise à une approche dynamique, souple, de la linguistique elle-même, rendant notamment compte des processus de culturalisation des référents. Notre parti pris est, sur ce point, très clair : c'est la praxématique (Lafont 1978, 2004) qui a été choisie pour accompagner cette première, bien modeste ébauche de réflexion sur le CS basque-gascon, qui demande bien sûr à être approfondie et systématisée mais qui pourrait réellement déboucher, à terme, sur une sorte de modélisation du contact « écologique » des langues. En effet, s'il convient de toujours faire preuve de prudence en la matière – précisément au vu d'une complexité irréductible à toute schématisation –, on peut tout de même mettre en exergue certains nœuds, ou tournants, qui ont pu largement impacter la qualité et l'« histoire » du CS. C'est tout particulièrement le cas du passage d'un régime de diglossie à un régime de triglossie à partir de l'officialisation, au XVI^{ème} siècle, du français, qui semble avoir reconfiguré, si ce n'est pas bouleversé, le rapport de force, de prestige, entre le basque et le gascon. Ce phénomène présente en effet de lourdes conséquences en termes sociolinguistiques et, par ailleurs, invite et incite à valoriser la dimension diachronique du contact, qu'il faut soustraire

30 Pour ce qui est du regard « français » sur les Basques, cf. Allières (1992).

à toute interprétation écrasée sur une coupe temporelle, faisant l'économie de la profondeur historique. C'est d'ailleurs la prise en compte de cette dimension, de cette profondeur, des causes qui ont produit telle ou telle configuration di- et pluriglossique, qui a historiquement caractérisé l'acception de la « diglossie » telle que véhiculée par la « sociolinguistique de la périphérie » occitano-catalane (Lafont 1997). Sociolinguistique dont nous nous réclamons également, et largement.

Références

- Agresti, Giovanni. 2022. Conflit (linguistique) et fécondité théorique. Du renouveau en sociolinguistique. In Barry, Alpha & Yamna Chadli Abdelkader (Sous la direction de). *Le français et ses usages dans l'espace francophone. Créativités langagières et identités socio-discursives*, 41-68. Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux (« Collection Études Africaines et créoles », 11).
- Agresti, Giovanni (dir.). 2020. *La mammorje 'nghie' lo locche. Toponomastica narrativa a Faeto, isola linguistica francoprovenzale in Puglia*. Milano, Mnamon («Territori della parola / Territoires de la parole / Territoris de la paraula», 1). <https://www.mnamon.it/la-mammorje-nghie-lo-locche/>
- Agresti, Giovanni. 2014. Actualité des racines. Pour une linguistique du développement social. *Cahiers de recherche de l'école doctorale en linguistique française* 8. 13-39. <http://www.openstarts.units.it/dspace/handle/10077/10759>
- Allières, Jacques. 1992. Vision française du peuple basque. Actes du XI^e Congreso de Estudios Vascos, organisé par Eusko-Ikaskuntza (Saint-Sébastien, 7-11 octobre 1991), 279-284.
- Allières, Jacques. 1993. Graphie et langue en Béarn et au Pays Basque aux XVI^e et XVII^e siècles. Actes du colloque de Nanterre (Langues, dialectes et écriture), 231-239. IEO/IPIE.
- Arcocha-Scarcia, Aurélie & Lakarra, Joseba Andoni. 2019. Aspectos de la grammatización antigua de la lengua vasca, *Lengas*, 86. <http://journals.openedition.org/lengas/4115>.
- Bernissan, Fabrice. 2009. *Toponymie gasconne entre Adour et Arros. Contribution à la lexicographie, à l'ethnologie et à la philologie occitanes*. Thèse en Linguistique pour obtenir le grade de Docteur de l'Université Paris-Sorbonne, soutenue le 28 novembre 2009, Sous la direction de Jean-Pierre Chambon. <https://www.theses.fr/2009PA040161>
- Bonnemason, Jan. 2006. *Interférences linguistiques entre basque et gascon (béarnais)*. Monein, Princi Negue.
- Brun, Auguste. 1923. *L'introduction de la langue française en Béarn et en Roussillon*. Paris, Champion.

- Chambon, Jean-Pierre & Greub, Yan. 2002. Notes sur l'âge du (proto)gascon, *Revue de Linguistique Romane* 66, 473–495.
- Cierbide Martinena, Ricardo. 1994. *Le censier gothique de Soule*. Préf., trad. et notes en français de Jean-Baptiste Orpustan ; glossaire gascon par Michel Grosclaude. Saint-Étienne-de-Baïgorry, Izpegi.
- Coromines, Joan. 1960. *La toponymie hispanique préromane et la survivance du basque jusqu'au bas moyen âge : phénomènes de bilinguisme dans les Pyrénées centrales*. München, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften in Kommission bei der C. H. Beck'schen Verlagsbuchhandlung.
- Courouau, Jean-François. 2009. L'introduction du français en domaine occitan (XV^e-XVII^e siècle) : bilan provisoire et perspective de recherche, *Annales du Midi*, 2009, 317-344.
- Coyos, Jean-Baptiste. 2007. *Helduen euskalduntzea eta etorkinak Ipar Euskal Herrian*. Bilbo : Euskaltzaindia.
- Duvert, Michel, Decha, Bernard & Labat, Claude. 1998. *Jean Baratçabal raconte... La vie dans un village basque de Soule au début du 20^e siècle*, Bayonne, Association Lauburu.
- Echenique Elizondo, María Teresa. 1987. *Historia lingüística vasco-románica*, 2^a ed. Madrid, Paraninfo.
- Etchebarne, Michel. 2012. *Dynamique historique de la langue basque. Variation dans l'espace et changement dans le temps*. Paris, Honoré Champion.
- Etchebarne, Michel. 2006. *L'emprunt lexical d'origine latino-romane en basque : une approche lexico-statistique*. artxibo-00077730. (HAL id.)
- Eygun, Jean (ed). 1994. *Fors et coutumes de la Garonne aux Pyrénées : l'imprimé administratif et juridique d'expression occitane du XVI^e au XVIII^e siècle*. Pau, Escòla Gaston Febus.
- FEW = *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, par Walther von Wartburg (1888-1971), 1922-1967. 25 vol. <https://lecteur-few.atilf.fr/index.php/site/index>
- Gómez Piñeiro, Javier, Ochoa López, Mikel & Gandarilla Pérez, Antonia. 1980. *Pays Basque. La terre, les hommes*. Labourd, Basse Navarre, Soule. Donostia, Elkar.
- Goyhenetche, Jean. 1985. *For et coutumes de Basse Navarre [1511-1645]*. Bayonne, Elkar.
- Goyhenetche, Jean. 1979. *Pays basque Nord, un peuple colonisé*. Bayonne, Elkar.
- Grosclaude, Michel. 2000. *70 clés pour la formation de l'occitan de Gascogne*. Orthez-Pau, Per

Noste-La Civada.

Grosclaude, Michel. 1993. La Coutume de Soule : texte gascon de l'édition de 1760. Editions Izpegi (« Textes et documents »).

Haase, Martin. 2015. Baskisch – die exotischste Sprache Europas. In Schlösser, Rainer (ed.): *Sprachen im Abseits. Regional- und Minderheitensprachen in Europa*, 107-121. München, Akademische Verlagsgemeinschaft.

Haase, Martin. 1997. Gascon et basque : bilinguisme et substrat, *Sprachtypologie und Universalienforschung* 50, 189-228.

Haase, Martin. 1993. *Le gascon des Basques. Contribution à la théorie des substrats*, Hamburger Arbeiten zur Mehrsprachigkeit 50. Hamburg : Germanisches Seminar der Universität Hamburg.

Haase, Martin. 1992. Basque and Gascon Language Contact, Actes du XV^e Congrès International des Linguistes, Québec 1992, Québec : Université de Laval.

Haase, Martin. 1991. Bilinguisme basco-gascon en Basse-Navarre. Nazioarteko Dialektologia Biltzarra, Agiriak, Proceedings of the International Congress on Dialectology [in honour of Louis-Lucien Bonaparte] (= IKER 7). 687-698. Bilbao: Euskaltzaindia.

Labat, Claude. 2012. *Libre parcours dans la mythologie basque*. Bayonne, Elkar.

Lafont, Robert. 2004. *L'être de langage. Pour une anthropologie linguistique*. Limoges, Lambert-Lucas.

Lafont, Robert. 1997. *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*. Paris, L'Harmattan.

Lafont, Robert. 1990. *Le Dire et le Faire*. Montpellier, Praxiling.

Lafont, Robert. 1978. *Le travail et la langue*. Paris, Flammarion.

Lagarde, Anne-Marie. 2003. *Les Basques : société traditionnelle et symétrie des sexes : expression sociale et linguistique*. Paris, L'Harmattan.

Le Play, Frédéric. 1994. *Les Mèlouga : une famille pyrénéenne au XIX^e siècle*. Paris, Nathan.

Lhande, Pierre. 1926. *Dictionnaire basque-français et français-basque : Dialectes labourdin, basnavarraï et souletin d'après le dictionnaire basque-espagnol-français de l'abbé R. M. de Askuë et les dictionnaires manuscrits des abbés M. Harriet, M. Hiribarren et Pierre Foix*. Paris, Beauchesne.

- Luchaire, Achille. 1877. *De Lingua aquitanica, apud Facultatem litterarum parisiensem disputabat ad doctoris gradum promovendus A. Luchaire [...]*. Paris, Hachette.
- Martel, Philippe - Boyer, Henri - Fournier, Georges - Gardy, Philippe - Merle, René & Pic, François (éds). 1989. *Le texte occitan de la période révolutionnaire – 1788-1800 : Inventaire, approches, lectures*. Montpellier, Section française de l'Association Internationale d'Etudes Occitanes.
- Michelena, Luis. 1964. *Textos arcaicos vascos*. Madrid, Minotauro.
- Monthélie, Myriam. 2001. *Estar sharnego e sharnega : ua identitat complèxa, mesclada e/o unica ?* Licence d'occitan, UPPA (dir. Patricia Heiniger-Casteret).
- Nacq, Gilda. 1979. Introduction du français et disparition du gascon dans la pratique notariale à Bordeaux et dans le Bordelais (1450-1539), *Lengas* 5, 77-121.
- Nègre, Ernest. 1990. *Toponymie générale de la France*. Genève, Librairie Droz.
- Palay, Simin. 1932-1934. *Dictionnaire du béarnais et du gascon modernes*. Pau, Escole Gastou Febus.
- Peillen, Txomin. 1999 [1981]. *Conception du monde et culture basque*. Paris, L'Harmattan.
- Peillen, Txomin. 1998. *Les emprunts de la langue basque à l'occitan de Gascogne. Étude du dialecte souletin de l'Euskara*. Madrid, UNED.
- Peillen, Txomin. 1995. *Parlons euskara : la langue des Basques*. Paris, L'Harmattan,
- Peyre, Henry. 1933. *La royauté et les langues provinciales*. Paris, Les Presses modernes.
- Pokorny, Julius. 1957-1969. *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, 2 vol. Tübingen-Berne-Munich, A. Francke (5^e éd., 2005).
- Ravier, Xavier. 1991. Okzitanisch : Areallinguistik / Les aires linguistiques de l'occitan. In: *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, vol. V, 2, n° 347, 80-105. Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
- Rohlf, Gerhard. 1977. *Le gascon. Études de philologie pyrénéenne*. Tübingen-Pau, Max Niemeyer Verlag-Marrimpouey Jeune.
- Simonin, Jacky (dir.) & Wharton, Sylvie (dir.). 2013. *Sociolinguistique du contact : Dictionnaire des termes et concepts*. Nouvelle édition [en ligne]. Lyon, ENS Éditions.
- Thomas, Antoine (ed). 1974. *La chanson de Sainte Foi d'Agen : poème provençal du XI^e siècle*.

Édition (traduction, notes et glossaire) d'après le ms. de Leide avec fac-sim. Paris, Champion.

Trask, Robert Lawrence. 1997. *The history of Basque*. London-New York, Routledge.

Bammesberger, Alfred & Venneman, Theo (eds). 2003. *Languages in Prehistoric Europe*. Heidelberg, Winter.

Videgain, Charles. Sous presse. *Endoglossonymes et exoglossonymes en domaine basque : permanences et tendances*.

Videgain, Charles. 1995. Les récits de la menthe en domaine basque : un discours mythique sur le mariage ? *Bulletin du Musée Basque*, Société des Amis du Musée Basque, 17-32. <https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00000046>

Villar, Francisco. 1996. *Los indoeuropeos y los orígenes de Europa : lenguaje e historia*. Madrid, Gredos.

Weinreich, Uriel. 1953. *Languages in contact: Findings and problems*. The Hague: Mouton.

Yrizar, Pedro de. 1981. *Contribución a la dialectología de la lengua vasca*. San Sebastián, Caja de ahorros provincial de Guipúzcoa.